

pas un vos meilleurs amis. Je la classe de tout mon  
cœur.

Mais je laisse de pareilles observations pour vous  
rappeler les pensées vaines qui en ont causé bien  
de l'un, se m'empêchant de terminer une distribution  
dans le courant de Mai-juin. Quoique j'eusse éprouvé  
un accident dans ma santé vers le commencement de  
Janvier 1873, amené par une indisposition malariale  
je me mis à la besogne vers la fin de Février, et tout  
allait pour le mieux à mon grand contentement, lorsque  
je reçus une lettre de M. Moissac, dans les quelques  
jours de Mai dans laquelle il me fait part de l'invita-  
tion adressée à M. le Comte Lambert par la Société  
Linnéenne de Caen, de venir présider cette Société  
le jour où elle se rendrait à Loude-sur-Noiraun,  
pour tenir sa session et inaugurer la sesse René  
Lorensonand, invitation qu'il avait acceptée.  
Comme il faisait partie des élus de la distribution,  
j'eus de suite la pensée de lui causer ce jour-là  
une surprise agréable, et alors j'eus la décision  
de lui remettre le lot qui devait lui revenir, et que l'un  
de mes beaux-frères pouvait lui offrir de ma part.  
Le temps pressant, et pour arriver au but il me  
fallut travailler continuellement. Et j'eus la chance

Nice 30 Mars 1874.

Cher Monsieur,

Vous devez croire que votre amie de France  
est partie pour l'autre monde vous laissant dans  
l'attente des plantes si intéressantes de la Nouvelle-Calédonie  
et qui devaient vous causer un si grand contentement.  
Féusement il n'en est rien car je pourrais encore venir  
vous annoncer que j'en ai fait part la semaine dernière  
deux caisses pour Paris, l'une qui vous est destinée,  
ainsi qu'à votre ami commun Monsieur Debb.  
L'autre à M<sup>rs</sup> Cunby et Forbes, puis aussi à M<sup>rs</sup>  
Caroline Tennock, et Howellville, avec laquelle je suis  
en correspondance depuis environ deux ans, et qui est  
maintenant une amie pour moi. Nous échangeons des  
timbres-poste et des Oignons. J'ai écrit M<sup>rs</sup> Debbange  
qui n'est pas dévot, d'expédier toutes ces richesses  
le plus tôt possible, car elles étaient attendues  
avec une vive impatience. J'espère donc que vous  
ne serez pas bien longtemps sans pouvoir savourer le  
plaisir de parcourir votre lot. Il se compose de  
deux paquets, tandis que vos amis n'en recevront qu'un.

Mais aussi pourvu que vous m'envoyez vos souhaits  
aimables de posséder, non-seulement ces charmantes plantes,  
comme étant nouvelles pour votre riche herbier, mais encore  
comme un souvenir de vos amis de l'Isle. J'ai voulu alors  
se satisfaire de mon mieux. J'en occupez une si grande  
place au milieu de tous les savants Américains, que je  
ne pouvais agir autrement envers vous. J'en ai écrit  
à un ami M. Canby, mais j'ai chassé de la tête l'idée d'envoyer  
un peu, en joignant à mon envoi de nombreux timbres  
poste pour son charmant petit neveu, qui a écrit  
un'adresse, l'année dernière, la carte de visite pour me  
remercier de ceux qu'il a déjà eus. Et l'égard de  
votre ami M. Webb, qui désire, autant je puis me  
le rappeler, des plantes d'Europe, je m'adressai à  
un vieil ami de vos correspondants qui pour tout, je l'estime,  
satisfaisait ma demande. Lorsque vous lui adresserez le  
paquet qui lui sera remis, veuillez avoir la bonté de lui  
dire que je ne sois pas trop longtemps sans lui écrire.  
En ce moment, je me suis vu environné de la tête par  
suite des nouvelles misères de la vie qui sont venues  
m'éprouver depuis le commencement de l'année 1873.  
Elles m'ont empêché de vous faire mon envoi dans le  
courant de cette - <sup>1873</sup> - comme sans aller le voir un peu  
plus loin. Mais avant cette explication, je veux vous

assurer que j'ai bien souvent repensé au côté de  
l'Amérique, et tout particulièrement de Boston, qui a si  
vivement souffert de ces effroyables incendies allumés  
par des mains criminelles, (ayant amené, très probable-  
ment, cette crise financière qui a fait tant de mal  
dans votre pays. D'un autre côté, <sup>sur</sup> l'horrible catastrophe  
qui a détruit en peu d'instant le beau Niagara la  
Ville du pays, et entraîné avec lui un si grand nombre  
de passagers, dont la plupart étaient de Boston et  
autres lieux de l'Amérique. Le récit de pareilles scènes  
de désolation m'a vivement affligé. Des familles  
presqu'entières ont été parées sous les flots inconnus.  
Cet affreux événement m'a rappelé celui qui eut lieu  
à la pauvre M. Bestay, la femme et deux de ses  
filles! Il pouvait sauter la première, mais par une  
fatalité on ne peut plus connue, il se trouva saisi  
par une malheureuse passagère, et il ne put se dégager  
pour sauver sa femme qui se trouvait à peu près  
distance. Le récit qu'il fit à son ami Bron est  
resté gravé dans ma mémoire. Il mourut de  
chagrin peu de temps après avoir écrit, et sa perte  
vous causa une bien vive douleur. J'espère que  
vous m'apprendrez à avoir pas subi, d'un côté comme  
de l'autre, de pertes soit parmi vos parents, soit

du jardin des Plantes, a été trompé dans son calcul, peut être intéressé, (ceci est une supposition), votre ami après la décision irrévocable de rester avec l'administration, n'ayant plus rien à débattre avec M. Moisié, décision qui a irrité ce dernier au dernier point.

J'ai contribué, bien ou mal, à ce que vous ayez obtenu votre souscription, en lui communiquant une demande très juste que M. Vieillard m'adressait dans sa lettre. M. Vieillard désirait des plantes de la Nouvelle-Calédonie, que l'un d'eux avait bien voulu me laisser après la mort de Prené, pour achever la distribution, me permettant d'en disposer à mon gré. Après cela, mon devoir était de lui rendre compte des envois préparés et de ceux qui étaient déjà expédiés. Sa demande était de lui en donner, lorsqu'il en recevrait l'échange des échantillons pour son herbier, et non à la guilde botanique, dont on eût voulu l'expulser, j'en conviens pour la collection destinée à la Ville de Lille, et les doubles qui resteraient, échangés pour lui procurer de nouvelles plantes. Cette demande est d'autant plus juste, que votre pauvre ami, se mettant toujours, n'a pas eu le temps de reconnaître le dévouement et la générosité dans les vues de M. Vieillard envers vous. C'est donc à

très mauvais de terminer mon envoi de ces cent six jours avant la cérémonie de l'inauguration. Il est temps qu'il en soit ainsi, car l'époque de travail m'avait rendue plus suffisante. Mais la fatalité vint en sa majesté un mauvais tour; le jour même que je me réjouissais d'avoir pu arriver au but, un nouveau billet de M. Moisié venait m'annoncer que M. le Comte de Lambert, retenu à son poste de Député par les circonstances qui existaient, ne viendrait pas présider leur réunion, ce qui il seyait très vivement. C'était après le mandat de M. Moisié qui a fait un si grand mal à notre pauvre patrie, envoi de mandats de tous les évêchés, et dont le sol était envoi souillé par les Prussiens.

J'avais donc travaillé inutilement, et me trouvais forcée par mon état sanitaire, de suspendre un peu ma distribution, ce qui me contrariait au dernier point. Je ne pensais la mener à bonne fin que pour le milieu d'Octobre. Presentement envoi à faire la revue de tous les paquets, ce qui n'était pas une petite affaire pour moi, ayant admis au partage 26 Musées et savants. Enfin, je commençais à expédier les envois destinés à nos amis de la France et de la Belgique, lorsqu'il me survint, tout à coup, une vive inflammation.

aux yeux. Elle a sur à plus de deux mois et excuse, malgré  
le temps qui s'est écoulé de puis, ils s'avisent très faiblement  
ce que j'ai dit à votre attention trop douloureuse.

Dans les derniers jours des vacances une triste éprouve  
vint troubler mon esprit, à cause de l'herbier donné à Caen.  
Ne recevant pas la moindre nouvelle de cette ville, de puis  
que M. Vieillard avait eu le projet de se rendre au  
M<sup>e</sup> coign, je pris le parti de prendre des informations  
auprès d'un ami, qui étoit en position de pouvoir me  
donner des renseignements précis. Je me mis à travailler  
dans mon attente, et peu de jours après lui avoir écrit, il  
m'apprenant que M. Vieillard avait choisi définitivement  
la démission de précepteur, son caractère et sa dignité  
ne lui permettant pas de ~~la~~ conserver cette place plus  
longtemps. Jugez combien cette nouvelle m'affecta  
l'esprit, et la surprise, ainsi de l'iniquité, ne  
sachant pas qui la remplacerait, et ayant pas le moindre  
détail sur les motifs qui avoient amené une telle chose.  
M<sup>o</sup> Vieillard et M<sup>o</sup> Murière. Je reçus enfin une lettre  
de Caen, en laquelle il fut rendu à Caen après des  
conférences agréables qu'il avoit tenues dans le Département  
de l' Eure. Il me disoit seulement, que M. Vieillard,  
ayant donné sa démission de précepteur, il se trouvoit  
remplacé par un jeune homme de 22 ans, M. Cois, qui

avait beaucoup de goût pour la Botanique et s'étoit déjà  
fait remarquer par plusieurs publications très intéressantes.  
D'ad un mot sur les motifs qui avoient causé l'éloignement  
de M. Vieillard. Il paroissoit se réjouir de ne plus avoir  
affaire en robe noir comme précepteur. Je pensais que  
celui-ci occuperoit encore celle de sous-principal de la classe  
de Botanique, mais je ne tardai pas à être détrompé.  
Ne recevant rien de M. Vieillard, qui seules toujours à prendre  
la plume, je ne pouvois m'empêcher d'avoir quelques  
préventions contre lui, d'après ce que me disoit son  
adversaire. Dans cet état de choses, une circonstance  
heureuse et imprévue amena par une lettre de M.  
Derdinand Meller de Melbourne, qu'il me permit  
de transmettre à M. Vieillard, pour celui-ci de rompre  
un silence aussi obstiné, depuis toutes les semaines, et  
et l'ami qu'il s'opposoit. Je sais maintenant les motifs  
de sa détermination à quitter une place qui étoit si  
peu compatible avec son caractère, après sa vie si  
indépendante et agitée. Certaines exigences du professeur  
étoient lui de lui convenir et une séparation étoit  
devenue inévitable. Malheureusement, tout ce que  
c'est à présent un caractère sérieux, car un grand  
désappointement de M. Murière, qui espéroit que  
son adversaire donneroit aussi sa démission de Directeur

avoir d'acquiescer une telle aussi considérable, car si d'her-  
-bier a acquis une si grande importance, c'est aux plantes  
Méo-Lulesoniennes, échangées de tous les côtés, qu'il l'a dû.  
Elles lui ont valu plus de 30 000 espèces nouvelles pour  
lui. M<sup>rs</sup> Hooker, à eux seuls, en ont envoyés, au moins,  
10 à 12 000, pour les beaux envois qu'ils recevraient  
de vous. C'est donc un devoir sacré que j'ai rempli,  
en priant mes amis de me secourir, en m'adressant  
les envois qu'ils devaient faire en échange des plantes  
qui appartiennent à M. Vieillard. Il est même déjà  
trop tard pour en faire profiter son herbier particulier,  
et j'ai regrette beaucoup. Il se conduirait envers  
Preni comme un fils l'eût fait. Je suis bien certain  
que tous vos amis en approuveront la prise d'une  
détermination aussi utile qu'elle est équitable.  
Je vous prie donc, ainsi que M. Debbé, de vouloir  
bien m'adresser l'envoi dont vous m'avez parlé dans  
votre dernière lettre, et vous me rendrez un véritable  
service. Ne m'oubliez pas pour la collection que j'ai  
et qui est déjà très intéressante, votre franche amitié  
me garantissant en me donnant rien que je n'en aie pris,  
dans la crainte de nuire à son herbier.

Ma narration a été un peu trop longue, mais je  
desire vous faire connaître tout ce qui s'est passé à Cen-

Je serois bien fâchée de communiquer à M<sup>r</sup>. Vieillard la lettre  
de Bainense, que M<sup>r</sup>. Moirise en a adressée, j'allois faire  
j'allois, en réponse à quelques parties de la mienne, ou je  
lui parlais de votre ami comme je le devois. Mais, il m'a  
pris de ne plus le mettre dans le cas de parler à celui-ci.  
Il n'auroit <sup>d'abord,</sup> de se plus lui parler d'un homme qu'il  
regretteroit d'avoir connu. Son caractère doit être très-rempli.

En m'écrivant, soyez très-circuspect, on ne pouvant  
facilement faire à l'ordinaire les lettres écrites en anglais. Je  
craindrais que la personne, qui est M<sup>r</sup>. Devoit. H. fils de l'homme  
de ce nom, qui se rend ce service, ne se soit échappé une  
parole, s'il se trouvait en présence de M<sup>r</sup>. Moirise. Dites  
m'en quelques mots en français sur une feuille à part. C'est  
très-affligeant de voir deux servants de maître, de servir pour  
toujours. Je suis bien décidée à être très-réservée envers eux,  
afin de ne pas augmenter leur animosité et être estimée des deux.

Il me reste maintenant à vous prier de me donner  
de vos bonnes nouvelles. J'espère apprendre que la santé de  
votre chère compagne se continue de se sentir <sup>de bons effets</sup> de votre bon  
voyage, ce qui m'empêcherait bien de vous en.

Remettez, cher Monsieur, recevoir ainsi que Madame  
Gray, l'assurance de mes sentiments aussi affectueux  
que dévots.

M<sup>lle</sup>. Louisa

Savez-vous si M<sup>r</sup>. et Madame Gillebrand sont  
retourés à Honolulu? Je n'ai plus entendu parler d'eux,  
et cela m'embarrasse pour un paquet comme à leur intention.